

## Les premiers résultats de la mission Frobenius

---

Dans le premier semestre de 1914 une mission scientifique allemande a parcouru l'Algérie, juste avant la guerre. Elle était nombreuse, elle disposait de ressources importantes, et elle avait à sa tête un savant très connu en Allemagne, M. Leo Frobenius. C'était une mission ethnographique.

Les premiers résultats de cette mission ont été publiés en 1916, dans la « *Præhistorische Zeitschrift* », sous le titre « *der Klein africanische Grabbau: l'architecture funéraire en Afrique mineure.* » On se propose d'analyser ce travail que le public scientifique algérien n'a pas le droit d'ignorer.

Notez que le matériel de la mission Frobenius, saisi pendant la guerre dans les caves de l'Hôtel de la Régence, était enfermé dans des caisses marquées D. I. A. E. Cela signifie Deutsche Inner Afrikanische Expedition : Mission Allemande d'exploration dans l'Afrique centrale. Nous disons bien Inner Africa, Afrique centrale. Et en effet trois premiers voyages de la mission Frobenius ont eu l'Afrique centrale pour théâtre. Le quatrième l'a menée en Algérie, mais elle n'y est pas sur son terrain propre, et ce voyage a un caractère accessoire.

« En 1910, dans l'Afrique occidentale, dit M. Frobenius, nous avons découvert des terres cuites et des bronzes, d'une haute valeur artistique... » Elles ont paru, avec d'autres indices du même genre, les restes d'une grande civilisation étrangère, importée en Afrique occidentale ; par quelle voie ? Là est la question. C'est tout uniment la civilisation de l'Atlantide.

M. Frobenius a écrit un livre intitulé : « *Auf dem Wege nach Atlantis : Sur le chemin de l'Atlantide.* » Il est venu voir ici si ce chemin ne passerait pas par l'Algérie. Voilà tout. Ce n'est pas l'Afrique du Nord qui l'intéresse en soi. Sa grande affaire c'est le problème planétaire de l'Atlantide.

Voici un exemple concret qui fera, je crois, bien ressortir son point de vue. Dans l'architecture funéraire de l'Afrique mineure, M. Frobenius a tout naturellement fait une place à ces très beaux tombeaux de rois indigènes, les *Djeddar* (entre Tiaret et Frenda). Et voici ce qu'il en dit, qui est vraiment curieux : « La seule brève notice que j'ai trouvée là-dessus, dit-il, est dans le Guide Joanne » (p. 58). Et pour qu'il ne subsiste pas d'équivoque il a dit deux pages plus haut (p. 56) : « Personne jusqu'ici ne semble avoir levé le plan des Djeddar ». Il le dit ingénument, comme il le pense. Il faut donc admettre que M. Frobenius n'a pas connu, par exemple, « Stéphane Gsell. *Les monuments antiques de l'Algérie.* » (Paris 1901. 2 volumes), publication du service des Monuments historiques de l'Algérie. Il y aurait trouvé les plans et les photographies de trois Djeddars (p. 18 et s.) ; la bibliographie du sujet, qui est assez longue ; et le résumé des résultats acquis au cours de fouilles antérieures et successives. Ces résultats sont importants et précis. Il y a des inscriptions latines de 466 et de 480, une autre se rapportant à Septime Sévère. Une autre indéchiffrable mais certainement bilingue gréco-latine, c'est-à-dire Byzantine. Ce sont là des détails qui nous paraissent, à nous autres, fort importants pour l'intelligence du monument. Ils le situent dans le cadre de son époque. M. Frobenius nous dit lui-même qu'il les a ignorés, cela signifie qu'il ne s'est pas soucié de les connaître. Il était à Alger, où j'ai eu le plaisir de le voir. La moindre question adressée à n'importe qui, à moi-même, ou au garçon de la bibliothèque publique, aurait obtenu une réponse immédiate.

La question n'a pas été posée, et on se rend très bien compte pourquoi, en lisant la note 1 de la page 58. Dans les djeddar, ce qui a frappé M. Frobenius par dessus tout c'est un détail de structure, un mode de fermeture que M. Frobenius appelle « Rollstein » et que Gsell caractérise en ces termes : « Un disque que l'on repoussait dans une coulisse latérale. » Ici M. Frobenius s'émeut. Il connaît des fermetures de ce genre en Cappadoce, à Jérusalem. Dois-je ajouter personnellement que le disque en pierre glissant dans une coulisse et faisant fonction de porte est bien connu à Madagascar ? Une excellente photographie en a été publiée, dans le livre de Catat, si je ne me trompe. J'ignore si cette référence malgache a échappé, elle aussi, à M. Frobenius. Mais à coup sûr, ce sont ces détails-là qui le passionnent. C'est à eux qu'il fait la chasse exclusivement. C'est ça qui est de sa compétence propre, le reste ne l'intéresse pas. Dans ce qu'il a étudié M. Frobenius fixe toujours son attention sur de petites choses de ce genre, inaperçues de tout autre que lui, forme spéciale d'un outil, d'une arme, procédé particulier de tisserand, de potier, ou de maçon. Avec une immense érudition, acquise dans les musées ethnographiques, il retrouve cette même forme spéciale ou ce même procédé particulier dans un pays lointain, inattendu, à l'autre bout de la planète ; et il noue le lien, il tire les conclusions.

C'est un peu Sherlock Holmes qui découvre l'auteur du crime grâce à des indices insignifiants, inaperçus des policiers officiels. En Allemagne même, parmi ses compatriotes, M. Frobenius est un homme de génie pour ses admirateurs, et un charlatan pour les autres. Le but que nous nous proposons n'est assurément pas de trancher ce différend. Mais seulement de comprendre et de rendre intelligible un homme et une méthode.

Dans ce même but prenons un autre exemple concret. M. Frobenius a fait, entr'autres, des fouilles intéressantes en un point qu'il appelle Aïn Riram (sic), qu'il faut natu-

rellement orthographe Aïn er-R'irane. On le trouvera sur la carte à 1/200.000<sup>e</sup> feuille 17, sous le nom de Bordj-el-Ksar ; il porte le numéro 333 sur la feuille correspondante de l'Atlas archéologique de Gsell. Naturellement c'est moi qui donne ces détails. M. Frobenius ne se soucie pas de l'Atlas archéologique, ni de la carte à 1/200.000<sup>e</sup> ; et, comme il ne sait pas l'Arabe, il écrit les noms de lieux tels qu'il les entend et pour le public allemand ; comme un explorateur qui pénètre pour la première fois en terrain vierge. D'ailleurs, mon Dieu ! avec un peu d'attention on s'y retrouve.

Dans les tombeaux d'Aïn Riram M. Frobenius a donc trouvé une collection fort intéressante de poteries, parmi lesquelles deux vases portent des lettres très nettes ; ce sont les numéros 145 et 148 de la figure, p. 78.

Notez que ces poteries sont datées ; on a découvert avec elles des monnaies de Micipsa, Carthaginoises, Romaines. Qu'eussions-nous fait vous ou moi en pareil cas ? En Numidie Carthaginoise ou Romaine des lettres gravées sur des vases ne nous paraîtront pas mystérieuses ; puisqu'elles ne sont pas latines que voulez-vous qu'elles soient sinon puniques ou libyques ? Forts de ce raisonnement qui est de bon sens grossier jetons un coup d'œil sur n'importe quel alphabet, ceux par exemple qui sont donnés aux pages 49 et 77 dans la « *Recherche des Antiquités dans le Nord de l'Afrique* » ; il me semble bien, tout profane que je sois, que nous trouvons sans peine les lettres cherchées : celles du numéro 148 sont libyques et celles du 145 puniques. Après cette constatation nous supposerions le problème résolu.

M. Frobenius procède tout autrement. L'idée de l'alphabet libyque ou punique ne semble pas lui être venue à l'esprit. Lorsque M. Martius, le collaborateur de M. Frobenius, lui tendit le vase 145, fraîchement découvert, l'imagination de M. Frobenius lui représenta immédiatement une foule de références ethnographiques, Hubert Schmidt, J. Sund-

walls, Gawril J. Kazarow ; et elle le transporta d'un bond dans le domaine de la mer Egée, plus spécialement en Thrace. Il lui sauta aux yeux « que les types fondamentaux de la céramique sont identiques en Thrace et dans la partie septentrionale de l'Afrique mineure. »

Notez bien que cette conclusion n'a rien du tout de choquant pour nous, on la dirait même banale.

Il suffit de rappeler que les fameuses fouilles d'Evans en Crète ont mis au jour des tablettes en terre cuite couvertes de caractères qui pourraient être libyques, à en juger par leur forme. Mais ce qui nous étonne c'est que M. Frobenius ait l'air d'ignorer totalement, avec sérénité, que les potiers d'Aïn Riram avaient à leur disposition deux systèmes d'écriture, très bien attestés historiquement. Tout se passe comme s'il n'avait jamais entendu parler du libyque ni du punique. C'est énorme, mais c'est comme ça. Et notons bien que cette ignorance est systématique, méthodiquement organisée. M. Frobenius n'est ni un historien ni un philologue ; c'est un ethnographe.

Pour la mise au point il faut pourtant ajouter quelque chose. Une confidence que M. Frobenius a bien voulu me faire au début de 1914 jette une lumière sur la question. Vers la fin de 1913, après ses trois missions en Afrique centrale, il se préparait à diriger la quatrième sur le même terrain, lorsqu'un ordre auguste bouleversa tous ses plans. Il reçut inopinément de l'empereur l'ordre d'aller en Algérie. La mission y débarqua équipée pour les tropiques. En janvier à Figuig, où elle trouva de la neige, elle était vêtue de toile. M. Frobenius n'a donc pas eu le temps matériel de préparer son voyage ; il est naturel que sa bibliographie s'en ressente. Les circonstances ont aggravé les effets de sa méthode systématiquement ethnographique.

Quelle que soit la cause, le fait est là. En ce qui concerne notre Afrique du Nord, l'impréparation de M. Frobenius est prodigieuse. C'est un record amusant. Il faut être prévenu, noter le fait, et passer à autre chose.

En somme, nous avons sous les yeux les résultats de fouilles dans les tombeaux Nord-Africains. Ce qui nous importe c'est d'analyser ces résultats et d'en extraire ce qui nous intéresse. Qu'est-ce qu'ils nous apprennent de nouveau ?

Et d'abord M. Frobenius nous présente sur le groupement des tombeaux une idée qui serait assurément toute nouvelle. Il s'agit des « *ardjem* », des Tumulus de cailloux, épars sur les hauts plateaux à l'Ouest du Hodna. Jusqu'ici on a constaté qu'ils se dressaient bien en vue, profilés sur le ciel, placés de façon à se voir de loin. M. Frobenius précise bien davantage. D'après lui ces tumulus sont toujours dressés en des points tels que la lumière du soleil ou de la lune à leur lever les frappe directement. Leurs constructeurs auraient évité soigneusement les emplacements qui se seraient trouvés défilés du soleil levant derrière un rocher ou une colline (p. 22, note 1). Ce serait une idée fort intéressante. J'ai bien peur qu'elle ne cadre pas beaucoup avec mon expérience personnelle des « *ardjem* ».

Mais voici surtout ce qui me choque. A l'appui de son idée, M. Frobenius publie des cartes. Voyez la figure 2, page 7 ; elle représente le chapelet de chicots rocheux entre Figuig et Beni Ounif (djebel Melias, Zenaga, Taghla). C'est un paysage connu de bien des gens. M. Frobenius a pointé sur sa carte les tumulus : et pour bien établir leur place par rapport au soleil levant il a dessiné une flèche pointant vers le Nord. Or, il y a une erreur de 90 degrés. La flèche pointe en réalité vers l'Est. C'est énorme, c'est fantastique, mais c'est comme ça. Allez-y voir. Et voici qui me paraît particulièrement grave. C'est que la flèche est parallèle à la direction de la voie ferrée.

M. Frobenius qui est allé à Figuiq en chemin de fer, venant d'Oran, c'est-à-dire du Nord, est-il resté sous la vague impression que la voie ferrée était dans toutes ses parties orientée Nord-Sud, et cette vague impression lui a-t-elle suffi ? Si c'est là le soin avec lequel il a mesuré l'orientation de ses tumulus, à 90 degrés près, il est difficile de le suivre aveuglément dans ses conclusions.

La plupart de ses autres théories sur le groupement et la structure des tombeaux sont au contraire très acceptables. Ce sont exactement celles auxquelles tout le monde est arrivé depuis longtemps, d'un commun accord. Pour se rendre compte de l'accord complet entre M. Frobenius et ses devanciers il faut, il est vrai, mettre au point son langage, qui n'est pas le leur.

Dans notre pays, depuis Salluste, tout le monde donne le nom de Maurétanie à la bande côtière à partir des Kabylies. M. Frobenius utilise ce nom de Maurétanie mais il le donne à la zone exactement la plus éloignée de la côte, celle que Salluste appelle Gétulie. Pourquoi ? Evidemment parce que la bibliographie du sujet lui est étrangère. Et ce nom de Maurétanie perpétuellement détourné de son sens usuel ne laisse pas d'être gênant pour le lecteur Algérien. Mais une fois qu'on s'y est habitué on suit volontiers M. Frobenius jusqu'à ses conclusions qui nous sont tout à fait familières. Le dolmen se trouve exclusivement dans la zone côtière et dans cette zone l'Aurès fait une sous-région avec ses nécropoles de « chouchet » ; (que M. Frobenius appelle autrement). Dans la zone intérieure, gétule si l'on veut, les tumulus de cailloux, au lieu d'être groupés en nécropoles, sont égaillés un à un ou par courtes rangées. Entre les deux court la limite ethnique la plus importante de l'Algérie, de Tanger à Gabès dit M. Frobenius, nous dirions plutôt de Tlemcen au seuil de Biskra. M. Frobenius a justement reconnu qu'elle sépare non seulement les tumulus des dolmens, mais les grands nomades chameliers des sédentaires et des demi-nomades.

Le limes Romain l'a suivie pendant des siècles. Elle a séparé les Zenata des Sanhadja, comme elle sépare aujourd'hui les Arabophones des Berbérophones. On n'insistera jamais assez sur l'importance de cette limite là. C'est l'axe de l'Algérie.

Personne non plus n'hésitera à suivre M. Frobenius lorsqu'il montre toute l'évolution de l'architecture funéraire Nord-Africaine aboutissant aux grands tombeaux royaux célèbres, le Medracen, le Tombeau de la Chrétienne, et les Djeddar. Ici M. Frobenius n'a pas échappé au sentiment qu'il enfonçait des portes ouvertes et qu'il redécouvrait l'Amérique. Il s'en est excusé en fort bons termes. « Le but que je poursuis, dit-il, est d'introduire ces pyramides de l'Afrique mineure dans la littérature allemande », (p. 54). Voilà qui est parfait, nous n'avons rien à dire.

\*  
\* \*

Mais est-ce donc tout ? M. Frobenius n'a-t-il écrit que pour le public allemand ? Il a certainement la prétention d'être autre chose qu'un vulgarisateur. Il était prodigieusement mal préparé à sa tâche Nord-Africaine, c'est entendu. Mais enfin cette mission allemande a représenté un effort financier et intellectuel considérable. N'a-t-elle pas mis au jour une seule idée, un seul fait nouveau, rien qui soit utilisable pour le public scientifique Algérien ? Ce serait dommage et cela n'est pas. Quand on tamise les résultats de la mission on obtient, il me semble, un petit résidu de faits nouveaux solides ; et l'objet du présent article est justement de le dégager.

Tout d'abord, ce travail d'une centaine de pages, est copieusement illustré de très belles figures et planches. Cela seul serait déjà considérable.

A vrai dire, on ne peut pas avoir une confiance absolue dans l'exactitude des figures. Prenez en effet la figure 27. Elle représente la colonnade du Medracen. C'est un dessin

d'après une photographie. Les colonnes sont du type papyriforme à chapiteau ouvert, le chapiteau représente une fleur de papyrus épanouie. Les photographies de Karnak et de Louççor nous ont familiarisés avec les colonnes de ce genre. Elles semblent tout à fait à leur place dans un monument comme le Medracen, qui est apparenté aux pyramides.

Très bien. Mais ouvrez maintenant Gsell : *Monuments antiques* (T. I, p. 65. Pl. VI). Vous avez sous les yeux cette même colonnade du Medracen ; cette fois ce n'est plus un dessin c'est une photographie, très belle, très nette, à très grande échelle, un témoignage irrécusable. Or, jetez un coup d'œil sur les chapiteaux : il n'y a pas d'erreur possible, ils sont doriques, ils n'ont rien du tout d'Égyptien. Ce monument Berbère a, comme dit Gsell, « une chemise gréco-punique ».

Voilà qui est fâcheux, d'autant qu'on croit deviner la cause de l'erreur. Dans l'interprétation d'une photographie indistincte le dessinateur a laissé jouer son imagination, impressionnée par le mot pyramide. M. Frobenius apparaît une fois de plus comme un homme pour qui les faits ont une tendance à se plier aux théories. Evidemment l'inverse serait préférable.

Faudrait-il donc rejeter en bloc, comme suspects de fantaisie, tous les beaux dessins de M. Frobenius ? Ce serait tout à fait injuste, d'autant plus que plusieurs sont contrôlés et mis au point par les planches photographiques. Nous avons là un ensemble d'images qu'il faudra connaître et consulter quand on s'occupera de Tombeaux Nord-Africains.

De ces images et du texte qui les accompagne un fait nouveau paraît se dégager en ce qui concerne l'architecture des Tombeaux. Ce serait, pour adopter la nomenclature de M. Frobenius, la division en « *standbau* » et « *schichtbau* ».

C'est la structure de la caisse funéraire dont il s'agit,

celle qui est enfouie sous les cailloux du Tumulus ; tantôt elle est construite avec de grandes dalles debout, à la façon d'un château de cartes (standbau) ; tantôt, au contraire, avec de petites dalles couchées à plat et superposées, faisant mur de pierres sèches (schichtbau). Cette distinction aurait une importance décisive. Les deux catégories de tumulus ne contiendraient pas le même mobilier. La caisse en Schichtbau contient parfois un mobilier intéressant ; celle en Standbau jamais (page 68).

En effet, dans un Tumulus qui est représenté figure 8, et qui est incontestablement Schichtbau, M. Frobenius a trouvé un mobilier fer et cuivre qui est figuré p. 63 (n<sup>os</sup> 30 à 46). Il sait que j'ai trouvé moi-même jadis un mobilier du même genre dans un Tumulus de la même catégorie, à Aïn Sefra. C'est exact. Mais ce tombeau d'Aïn-Sefra n'est pas le seul où j'ai trouvé du fer et du cuivre. J'en ai trouvé à Ouan Tohra, au cœur du Sahara, dans un tombeau d'un type un peu aberrant (*Sahara Algérien*, p. 70 et fig. 1, n<sup>o</sup> 5).

Et surtout j'ai trouvé à Beni-Ounif, avec un collier de 360 grains en coquille d'œuf d'autruche, une tige en fer, dans un tombeau qui rentre assurément dans la catégorie Standbau (*Sahara Algérien*, p. 66, fig. 1, n<sup>o</sup> 4 et planche XIII, 25).

Comment se fait-il que M. Frobenius ait tiré d'une expérience unique des conclusions aussi générales ? C'est que les indigènes les lui ont corroborées ! Ses « amis Berbères », les fouilleurs de tumulus à la recherche de trésors (sic), lui ont déclaré qu'ils avaient souvent trouvé du fer et du cuivre dans les tumulus en Schichtbau. Dans les autres jamais, au grand jamais. D'ailleurs, c'est bien simple : dans leurs propres fouilles quand ils s'aperçoivent qu'ils ont affaire à des Standbau ils s'arrêtent net : pas la peine de continuer, ils savent d'avance qu'il n'y aura rien. (Resic, p. 68). Pour donner toute sa gaîté à cette scène que vous imaginez d'ici il faut songer que M. Frobenius et ses

compagnons ne savaient pas un mot d'arabe. Et c'est là-dessus qu'il édifie toute une grande théorie !

Nous le retrouvons ici tel que nous l'avons déjà entrevu avec son inexpérience monumentale du pays où il a été jeté inopinément. Mais, toutes réserves faites sur la théorie, le fait reste.

Deux petits tombeaux de Beni-Ounif sont tout ce que j'ai jamais vu en fait de Standbau. Et je ne crois pas que cette architecture ait jamais été nettement décrite, dans la zone des tumulus, avant M. Frobenius. C'est qu'il s'est trouvé être le premier à faire des fouilles dans le Beni-Smir, soumis d'hier. Et dans ce massif, voisin de Beni-Ounif, le Standbau, la caisse funéraire à dalles debout au cœur du tumulus, est le type dominant, der vorherrschende typus (p. 4, n° IV). Avons-nous là une forme plutôt occidentale de sépulture marocaine ? En tout cas, la question est posée. Il y a là un type assez particulier de tumulus, qui n'avait pas encore été suffisamment dégagé. M. Frobenius le fait voir nettement dans ses figures 4 et 5, et surtout dans la photographie de la planche 10.

Les pages et les illustrations consacrées aux mobiliers funéraires méritent plus particulièrement d'attirer l'attention.

Et d'abord les figures des pages 75, 77, 78, 79, 80, représentant une longue série de poteries trouvées dans les tombeaux ; voyez aussi la planche 23, représentant photographiquement la fabrication indigène actuelle des pots de terre. Tout cela me paraît très bien. C'est assurément la partie de tout le travail qui m'a le plus intéressé ; il me semble que M. Frobenius est là sur son terrain propre, et qu'il connaît vraiment ce dont il parle, mettant à part bien entendu la petite digression sur les lettres mystérieuses du numéro 145. Il est vrai qu'en matière de vases je suis moi-même d'une ignorance extrême, et je me méfie de mon jugement.

J'aurais plus de confiance dans ma propre appréciation

d'autres mobiliers funéraires, pour en avoir moi-même exhumé jadis d'analogues (p. 61). M. Frobenius reproduit deux pointes de flèches, trouvées dans un Tumulus dont il donne le plan et la coupe (p. 11, fig. 4). Notez que la légende de la figure p. 61 est ainsi rédigée : « Pointes de flèches provenant d'un squelette... (aus dem Skelett)... » Ne croyez pas que les pointes aient été trouvées fichées dans le squelette. Elles ont été trouvées dans le Tombeau tout bonnement. M. Frobenius croit qu'elles devaient être fichées dans la chair et avoir causé la mort. Soit. Mais pourquoi avoir adopté dans la légende une formule qui suggère quelque chose de plus sensationnel et d'inexact ?

A cela près le Tumulus d'où proviennent ces flèches est à El-Begri (?) Je suppose qu'il s'agit de Haci-el-Begri, dans la Zousfana. Et si cette supposition est exacte, un petit problème se pose. Parmi les rares tombeaux Nord-Africains qui ont donné un mobilier de pierre taillée, la plus grande partie paraît se trouver dans ce même coin de l'Oued Zousfana ; plusieurs pointes de flèches y ont été trouvées sous tumulus par différents chercheurs (*Sahara Algérien*, p. 67, fig. 1, n° 5). Pourquoi cette localisation ? Est-elle fortuite ? Il y a là une petite question.

A propos des mobiliers fer et cuivre il s'en pose d'autres auxquelles les trouvailles de M. Frobenius permettent de proposer une réponse. Un mobilier fer et cuivre a été déjà trouvé à maintes reprises dans les tumulus du Sud, bagues, bracelets, plaques et ceinturons, en cuivre martelé, (pas en bronze), morceaux de fer oxydés, difficiles à identifier. M. Frobenius l'a exhumé derechef et cela même a son intérêt. (Fig. pages 63, 65, 67, 69).

Mais voici qui est mieux : il a fini par le retrouver dans les tombeaux d'Aïn Riram, en compagnie d'objets datés, une bague Carthaginoise, des monnaies Numides, Puni-ques, Romaines (p. 69 et 71). C'est tout le mobilier fer et cuivre, dans toute l'étendue des hauts plateaux et du Sahara, qui a bien l'air de se trouver du coup daté approximativement. Un pas important a donc été fait.

Les grains de collier en verroterie figurés page 65 suggèrent des réflexions analogues. Ils ont été trouvés avec le mobilier fer et cuivre. Ils se trouvent donc datés en même temps que lui. Or, des verroteries tout à fait semblables ont été recueillies dans les grandes dunes du Sahara, à même le sol, dans les régions où on trouve épar- ses en grand nombre les belles pointes néolithiques. Il faut se garder naturellement de conclusions absolues. Mais on voit pourtant apparaître des données plus précises, qui guident l'imagination.

Il faut enfin noter ceci. L'Afrique Mineure est le pays des ruines, la poussière du passé s'y est accumulée sans que personne à peu près la dérange, les tombeaux inex- plorés, en particulier, couvrent le sol en nombre qui con- fond l'imagination. La mission Frobenius nous dit qu'elle en a éventré plusieurs centaines. C'est peu de chose eu égard à ce qui resterait à faire, mais ce n'est certainement pas insignifiant par rapport à ce qui avait été fait anté- rieurément. C'est un appoint important. Or, les résultats de la mission Frobenius confirment les résultats anté- rieurément obtenus, et ils les consolident. De ce seul chef ils font donc progresser la question. Sous réserve de dé- couvertes ultérieures qui renouvelleraient tout le pro- blème, voici les conclusions auxquelles on aboutit de plus en plus. Ces innombrables tombeaux Nord-Africains ont bien l'air d'être historiques, tout au plus proto-histori- ques, nous n'en connaissons pas encore un seul dont il faille admettre nécessairement qu'il soit beaucoup plus vieux que Micipsa. Car le néolithique au Sahara s'est pro- longé assurément en pleine période historique, la vallée même de la Zousfana, dans la région de Taghit, en a fourni des preuves.

\*  
\* \*

Dans le travail de M. Frobenius on s'est efforcé de déga- ger ce qui est utilisable pour nous, ouvriers scientifiques

de l'Afrique du Nord. Ce n'est certainement pas insignifiant : nous avons sujet de remercier M. Frobenius et l'empereur d'Allemagne, sur la cassette privée de qui la mission a été défrayée. M. Frobenius nous dit que la somme mise à sa disposition était considérable, eine beträchtliche Summe, et qu'elle a été par la suite, et, d'autre part, notablement augmentée. Cela n'étonnera personne de ceux qui ont vu ici même la puissante organisation de la mission. Elle ne comportait pas moins de six ou sept savants ou artistes, sous la direction d'un homme aussi notoire que M. Frobenius. Il ne faut pas hésiter à le reconnaître : jamais la France n'a fait pour l'exploration ethnographique de l'Algérie un effort aussi considérable et aussi systématique.

Les résultats obtenus sont-ils tout à fait en rapport avec l'importance de la mission ? On n'oserait certainement pas l'affirmer, au moins à en juger par les premiers résultats publiés, ceux qui concernent l'architecture funéraire. La mission en tout cas a certainement connu très imparfaitement le terrain sur lequel elle opérait. De cette ignorance, M. Frobenius peut porter sa responsabilité personnelle. Ça le regarde. Dans sa préface après tout il paraît très content de soi. Tout serait donc pour le mieux de ce côté-là.

Mais nous autres, intellectuels Algériens, nous avons là une occasion de soupeser nos propres responsabilités. La bibliographie ethnographique de l'Algérie est très difficile à connaître pour un étranger, elle est extraordinairement touffue, éparpillée, les éléments en sont d'une valeur absurdement inégale, on n'a pas fait un effort de coordination. C'est que tout le travail accumulé depuis un demi-siècle est du travail d'amateur. Faidherbe était officier, Bourguignat malacologiste, Flamand géologue, Gsell est archéologue, le signataire du présent article est géographe. Où est l'ethnographe de métier ? Nulle part. C'est une lacune très regrettable. L'Université d'Alger, qui se

réorganise et qui se complète, se doit à elle-même de créer une chaire d'ethnographie et de préhistoire. Il faut qu'un de nous ait pour tâche particulière ce compartiment des connaissances humaines. Il est assez vaste pour exiger toute la vie d'un homme. Si nous en prenions conscience à propos de la mission Frobenius ce serait une raison de plus d'affirmer que cette mission n'a pas été inutile.

E. F. GAUTIER.

---